
Catherine Thomas, *Le Mythe du XVIII^e siècle au XIX^e siècle (1830-1860)*

Eric Francalanza



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/36278>

DOI : [10.4000/studifrancesi.36278](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.36278)

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 174-175

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Eric Francalanza, « Catherine Thomas, *Le Mythe du XVIII^e siècle au XIX^e siècle (1830-1860)* », *Studi Francesi* [En ligne], 145 (XLIX | I) | 2005, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 avril 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/36278> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.36278>

Ce document a été généré automatiquement le 18 avril 2021.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Catherine Thomas, *Le Mythe du XVIII^e siècle au XIX^e siècle (1830-1860)*

Eric Francalanza

RÉFÉRENCE

CATHERINE THOMAS, *Le Mythe du XVIII^e siècle au XIX^e siècle (1830-1860)*, Paris, Honoré Champion, 2003 («Romantisme et modernités»), pp. 636.

- 1 On lit avec beaucoup de plaisir l'ouvrage de Catherine Thomas, dont le seul titre suffit à dire la portée et l'ambition: montrer comment un processus de mythification des Lumières a permis au Romantisme de se construire. Les dates pourraient laisser croire que la perspective est restreinte. Mais elles cernent parfaitement le sujet, en plaçant l'étude à un moment capital de l'histoire du mouvement: tout un discours historique, idéologique et littéraire sur le XVIII^e siècle est déjà passé dans les consciences et a contribué à produire un premier «mythe» des Lumières. Voulant se démarquer de leurs aînés sans pour autant se détacher fondamentalement d'eux, les écrivains de 1830 ressentent la nécessité de définir leur esthétique en des termes qui les caractérisent plus particulièrement: la représentation du XVIII^e siècle, dont ils héritent et qu'ils modifient à leur tour, leur permet de la penser. De cette manière, ils s'émancipent de la première génération romantique tout en fournissant à la suivante un corps de réflexion sur l'art. Aussi bien l'analyse de ce discours fait-elle apparaître les enjeux du mouvement sur tout le siècle, depuis sa naissance dans le Romantisme d'un Lamartine jusqu'à son épuisement dans le décadentisme d'un Huysmans.
- 2 Des études ont déjà largement déblayé le terrain. Pourtant, le mérite de cet ouvrage est de fournir une synthèse que demandaient toutes ces enquêtes plus restreintes dans leur objet. Synthèse, en effet, *nobili sensu*, que la composition et son mouvement présentent avec grande clarté. C. Thomas commence par explorer la signification du rejet des Lumières, tant en philosophie qu'en littérature ou en morale. Un déterminisme historique sous-tend cette critique du XVIII^e siècle, puisqu'il s'agit, entre autres,

d'expliquer la Révolution. Le Romantisme s'appréhende comme un mouvement de rupture: avant de percevoir dans le XVIII^e siècle un moment de civilisation, il y voit une période délétère qui mène à une destruction systématique de la morale et du régime politique. Au reste, cette critique touche aussi la littérature. Ainsi, par exemple, le XVIII^e siècle est condamné comme un âge anti-poétique. Or c'est imposer une conception de la poésie qui la restreint aux genres mondains, philosophiques et scientifiques ou aux poèmes de circonstances. C'est oublier que tout le XVIII^e siècle s'est interrogé sur le langage poétique et le sens de la poésie, qu'il a tenté d'élaborer de nouvelles formes tout en renouvelant les genres anciens et qu'enfin le divorce entre nature, religion et poésie n'a jamais été vraiment consommé, comme l'ont prétendu les premiers Romantiques. De fait, C. Thomas estime à juste titre caricaturale cette vision que le XIX^e siècle a de la poésie du siècle précédent. Mais apparaît surtout l'idée selon laquelle le Romantisme ne saurait se construire sans recourir à un discours sur la littérature du XVIII^e siècle. Le réalisme même trouve ses racines dans une compréhension de certains écrivains des Lumières, en particulier Diderot, dont la réhabilitation commence en 1830-31 grâce aux articles de Nodier et de Sainte-Beuve. L'intérêt de ce travail s'affiche par conséquent d'emblée: l'enquête se veut dynamique en se fondant sur l'évolution parallèle, et consubstantielle, des discours théoriques et des mises en œuvre littéraires. Elle propose des points de vue historiques qui établissent des rapports de fond entre discours critique et représentations littéraires, entendant de cette façon le terme *mythe*.

- 3 L'auteur tente de voir comment ce rejet coexiste avec une fascination pour un siècle «des ris et des jeux». À travers une enquête bibliographique sur les éditions de mémoires et de correspondances et des relevés précis sur les prix de vente des objets du XVIII^e siècle, C. Thomas rappelle la vogue qu'il connaît après 1830, dessinant ainsi le mouvement pendulaire de tout le siècle, pris entre répulsion et fascination envers lui. Elle s'intéresse à l'élaboration de ce qu'on appellera au XX^e siècle l'histoire sociale et l'histoire des mentalités, passant en revue les idées de «l'École-Trumeau» et les principes historiographiques de quelques critiques comme Houssaye, les Goncourt ou Capefigue. Elle voit se révéler une des tendances majeures du Romantisme de 1830-60, la fantaisie, qu'elle signale dans un chapitre très intéressant sur le milieu du Doyenné. Au reste, cette exploration historique ne néglige jamais les œuvres littéraires: C. Thomas en étudie les résurgences dans les nouvelles et petits romans. En ces œuvres mineures se rencontrent, en effet, des types sociaux originaux pour les écrivains du XIX^e siècle (l'homme à bonnes fortunes, l'abbé galant, les filles de l'Opéra) dans des décors alliant élégance et volupté.
- 4 Enfin, elle ouvre son étude au rêve du XVIII^e siècle: la littérature prend ainsi le pas sur les tentatives – toujours vaines – de reconstitution historique. La nostalgie foncière des Romantiques trouve là une matière féconde par laquelle exprimer ce sentiment mêlé qui oppose un désir de vivre et une joie d'exister à l'image de la disparition, de la mort et de la décadence. Le XVIII^e s'apparente alors à un «lieu de refuge», touchant au monde de l'enfance. On appréciera la très belle analyse de *Sylvie* (pp. 499-506). C'est pourquoi aussi Watteau devient l'artiste emblématique de l'époque: avec lui, l'esthétique rococo ressuscite dans une écriture du zigzag et une valorisation de l'art pour l'art, caractéristique de cette génération 1830-60.
- 5 Ce très bel ouvrage fait donc un point important sur l'influence du XVIII^e siècle sur le Romantisme, quoiqu'il ne soit pas dépourvu de menues imperfections. Parmi les

nouvelles et fictions brèves de George Sand, certaines, comme *La Marquise* ou *Antonia*, auraient mérité de figurer. La lourdeur inhérente à la structure aurait demandé une attention plus forte aux éventuelles répétitions: de là, une légère impression de ressassement, parfois. Un regret, également, concerne les index: peut-être eût-il mieux valu ne pas en mettre que de laisser de côté des œuvres et des auteurs d'autant plus importants que certaines analyses en dépendent entièrement (songeons ainsi à *Delille* ou au *Grelot*). Une erreur est d'ailleurs à signaler: *Mauprat* est malencontreusement attribué à Nerval (p. 631). Enfin, la langue n'est pas toujours respectée et quelques fautes de style surviennent (participes passés mal accordés, l'anglicisme «juste» p. 39, des familiarités lexicales – «positif» pour favorable, «néгатif» pour critique – ou mode hyperbolique – «incontournable» et «formidable» par exemple). Mais ces remarques de forme ne déprécient pas aux yeux du lecteur l'intérêt et la richesse de ce remarquable livre.